



Le départ. (Page 174.)

tout ce qui se rapportait à madame de Beaumesnil.

La ménagère introduisit donc le bossu dans le modeste appartement du commandant Bernard.

— Monsieur, reprit la ménagère, vous disiez donc que madame la comtesse de Beaumesnil était morte ?

— Il y a plusieurs jours, madame... et justement le lendemain de l'entretien qu'elle a eu avec vous.

— Comment ! Monsieur, vous savez ?

— Je sais que madame de Beaumesnil s'est longtemps entretenue avec vous... et je viens accomplir une de ses dernières volontés, en vous remettant de sa part ces vingt-cinq napoléons.

Et le bossu fit voir à madame Barbançon une petite bourse de soie verte, dont les mailles laissaient briller l'or qu'elle renfermait.

Ces mots : vingt-cinq napoléons, sonnaient horriblement mal aux oreilles de la ménagère ; le marquis eût dit vingt-cinq louis, que l'impression de l'ennemie jurée de la mémoire de l'ogre de Corse eût sans doute été différente.

Aussi, loin de prendre l'or que le bossu lui offrait pour la tenter et la mettre en confiance, madame Barbançon, sentant renaître ses préventions, répondit majestueusement en repoussant d'un geste de dédain superbe la bourse qu'on lui offrait :

— Je ne reçois pas comme ça des napoléons (et elle accentua très-amèrement ce nom détesté). Non, je ne reçois pas comme ça des napoléons du premier venu... sans savoir... entendez-vous, monsieur ?

— Sans savoir... quoi ? ma chère madame.

— Sans savoir quels sont les gens qui disent des napoléons, comme si de dire des louis leur écorcherait la bouche... Mais c'est connu, ajouta-t-elle d'un ton sardonique. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Suffit, vous êtes jugé...

— Je suis jugé ?

— Jugé et toisé... Maintenant, qu'est-ce

que vous me voulez ? j'ai mon pot-au-feu à inspecter...

— Je vous l'ai dit, madame, je venais vous apporter une preuve de la gratitude de madame de Beaumesnil pour la discrétion... pour la réserve... que vous avez montrée lors de l'affaire... en question...

— Quelle affaire ?...

— Vous le savez bien...

— Pas du tout.

(La suite au prochain numéro.)

LE DÉMON DU JEU

PAR

HENRI CONSCIENCE.

XIII

Il était six heures du matin.

L'éclat du jour et la hauteur du soleil dans le ciel, serein à cette heure matinale, indiquaient que la chaude saison d'été avait remplacé le doux mois de mai.

Il devait sans doute ce jour-là se passer à Anvers une solennité ou une fête ; car par toutes les portes les habitants de la campagne affluaient dans la ville. Les rues étaient pleines de gens de tout âge, qui, tout en causant et en riant, se hâtaient vers le centre de la ville, comme si un joyeux et magnifique spectacle les y attendait. Mais c'était surtout par la porte de Borgerhont que les habitants des populeux faubourgs et des villages voisins se précipitaient comme un torrent vers la ville. La presse était parfois tellement violente dans l'étroit passage, que les femmes et les enfants couraient risque d'y être écrasés.

Personne cependant ne paraissait prendre garde à leurs cris d'angoisse ; tous poursui-

vaient leur route avec une hâte fiévreuse, sans regarder autour d'eux, jusqu'à l'extrémité de la longue première rue, lorsqu'un concours extraordinaire de peuple vint éveiller tout à coup leur curiosité.

Devant la demeure de M. Van de Werve se trouvait un groupe compact de bourgeois qui semblaient attendre avec impatience et regardaient dans la porte cochère ouverte à deux battants. Par un sentiment de respect, ils se tenaient très-calmes, ne parlaient qu'à demi-voix de ce qui allait se passer et ouvraient même un passage chaque fois qu'un chevalier ou un personnage notable se présentait pour entrer dans la maison.

Le but qui attirait les innombrables passants vers le centre de la ville devait être bien attrayant, car la plupart ne suspendaient pas leur marche et ne détournaient même pas la tête. D'autres s'approchaient du rassemblement, et quand ils avaient reçu pour réponse à leur question que « mademoiselle Van de Werve allait partir pour l'Italie » ils reprenaient aussitôt leur course, comme si la vue de ce départ ne leur eût pas offert assez d'intérêt pour contrebalancer une bonne place à un spectacle plus imposant.

Beaucoup cependant restaient et s'efforçaient d'apprendre plus particulièrement le véritable motif de ce concours de peuple en cet endroit.

Un vieux paysan à cheveux gris, après avoir inutilement prêté l'oreille pendant quelque temps aux propos qu'échangeaient les bourgeois, reconnut dans la foule un homme de son village qui demeurait depuis quelques années en ville, près de l'église Saint-Jacques, et qui, par conséquent, devait savoir mieux que les autres ce qui se passait chez M. Van de Werve.

Il se fraya un passage à coups de coude jusqu'à son ami, lui frappa sur l'épaule, et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau ici, maître Jean, pour que le peuple s'y rassemble ainsi ? J'entends dire là derrière moi que mademoiselle Van de Werve va partir pour l'Italie ..